

Études littéraires africaines

Éthiopiennes : revue négro-africaine de littérature, de philosophie, de sociologie, d'anthropologie et d'art, (Dakar : Fondation Senghor), n°98 (*Nouvelles technologies et identités culturelles*), 1^{er} semestre 2017, 277 p. – ISSN 0850-2005



Pierre Halen

Numéro 45, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051656ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051656ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Halen, P. (2018). Compte rendu de [*Éthiopiennes : revue négro-africaine de littérature, de philosophie, de sociologie, d'anthropologie et d'art*, (Dakar : Fondation Senghor), n°98 (*Nouvelles technologies et identités culturelles*), 1^{er} semestre 2017, 277 p. – ISSN 0850-2005]. *Études littéraires africaines*, (45), 282–284. <https://doi.org/10.7202/1051656ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

nationalismes, les crises écologiques et ses conséquences politiques) à travers le détour des littératures du monde entier, de la photographie et de la réflexion critique. Abolissant une frontière trop souvent rigide entre critique et création, *Apulée*, par un art du montage et du collage des textes entre eux, propose une intense et nécessaire réflexion sur l'actualité.

■ Elara BERTHO

ÉTHIOPIQUES : REVUE NÉGRO-AFRICAINE DE LITTÉRATURE, DE PHILOSOPHIE, DE SOCIOLOGIE, D'ANTHROPOLOGIE ET D'ART, (DAKAR : FONDATION SENGHOR), N°98 (*NOUVELLES TECHNOLOGIES ET IDENTITÉS CULTURELLES*), 1^{ER} SEMESTRE 2017, 277 P. – ISSN 0850-2005.

Comme d'autres publications périodiques, la revue dakaroise *Éthiopiennes* peine parfois à rester une revue, et son sommaire ressemble, dans cette première livraison pour 2017, à celui d'un ouvrage collectif. On y trouve tout de même, en fin de volume, deux poèmes de Papa Samba Kane (précédés d'une lettre de Lilyan Kesteloot encourageant le jeune poète), ainsi que deux comptes rendus (à propos d'un essai de Felwine Sarr : *Afrotopia*, et d'un collectif consacré à *Kourouma, entre poésie romanesque et littérature politique*). Le reste est constitué d'études qui se placent plus ou moins précisément sous la double bannière des nouvelles technologies et des identités culturelles. Cette dernière problématique, on le sait, est fondatrice dans l'histoire de la modernité africaine, mais non sans entraîner avec elle une antinomie récurrente, que pourraient illustrer d'innombrables témoignages, du reportage et best-seller d'Alexander Campbell, *Les Deux Visages de l'Afrique* (1955), à un premier roman récent, publié dans les marges du champ français : *L'Afrique aux deux visages* (2015), en passant par *L'Afrique ambiguë* (et surtout ses lectures). Dans la partie réservée aux études de philosophie, sociologie et anthropologie, un essai d'Hamdou Rabby Sy reprend frontalement cette question : « Les identités culturelles à l'épreuve des nouvelles technologies : quelles reconfigurations ? », le terme d'*épreuve* suggérant ici une menace planant sur les identités ; Christophe Gabriel Mbede va un peu plus loin en se demandant si l'on va « vers la fin des identités ». Comme on peut s'y attendre, les auteurs plaident souvent ici en faveur de la préservation de la tradition, mais ils ne veulent pas pour autant s'enfermer dans quelque attitude passéiste. Ainsi, l'étude attentive qu'Alphonse Ndinga Nziengui consacre à « l'usage de la perruque dans l'art de la coiffure féminine au Gabon » se double d'un essai dont la conclusion

est confiante et ouverte aux nouveaux usages urbains (les nombreuses références laudatives aux coiffures traditionnelles, auparavant, avaient pu faire craindre au lecteur qu'il n'en soit pas ainsi).

Trois études de littérature précèdent ces articles. La première, d'Abdoullaye Sall, est narratologique : « De la paralipse et la paralipse narratives à l'hypertextualité : pour une représentation de la folie dans *Le Cavalier et son ombre* de Boubacar Boris Diop ». Dans la seconde, on voit que l'intermédialité, qui semblait jusqu'ici davantage à la mode au Gabon et au Cameroun, a gagné l'Afrique de l'Ouest : Moussa Camara y observe en effet « l'intermédialité dans *La Femme-parfum* [roman publié par L'Harmattan-Sénégal en 2011] d'Abdoulaye Élimane Kane », et par là, une certaine présence, en effet, des technologies dans la textualité romanesque. Enfin, Jean-Christophe Kasende, spécialiste de l'œuvre littéraire de Mudimbe, envisage ici le roman *Shaba deux* comme une « allégorie de l'ambiguïté du discours de l'Occident en Afrique » ; la formule est un peu lourde, et la problématique, certes, ne s'intéresse guère aux nouvelles technologies, mais elle n'étonnera pas la critique spécialisée. Ce roman dénonce-t-il « l'ambiguïté du catholicisme comme pratique hégémonique du discours occidental en Afrique » ? (p. 28) ; Marie-Gertrude, qui, déjà, n'est en rien une « héroïne », cherche-t-elle « à atteindre Dieu par son martyr » (p. 29) ? Cela semble discutable, mais c'est le mot *allégorie* qui est nouveau dans la lecture ouverte ensuite par l'auteur, qui « considère l'écrivain comme une des hypothèses interprétatives » possibles (p. 33), c'est-à-dire que le personnage serait une figure « de l'intellectuel africain vivant sous l'empire ou [dans] la fascination de son "Dieu-Occident" » (p. 34), ce dernier étant une sorte de divinité « temporelle », ajoute l'auteur, qui l'oppose à la divinité « spirituelle », absente. D'où le parallèle tracé entre la mort du personnage et l'exil de l'auteur, exil aux États-Unis qui serait, pour le critique de Kinshasa, une « mort sociale » (p. 41). On peut ne pas être convaincu par la démonstration, ou en tout cas par certains de ses termes, mais l'hypothèse d'une lecture autoréférentielle de l'œuvre à l'intérieur du champ (elle entre ici en dialogue, notamment, avec une lettre ouverte publiée par Pius Ngandu Nkashama en son temps) n'est pas si fréquemment mise en œuvre à propos des littératures africaines, qu'il ne faille en souligner l'existence, et l'encourager.

Ensemble, ces trois études sont loin de répondre à toutes les interrogations posées dans l'appel à contributions qui est reproduit en guise d'introduction. Il reste donc beaucoup à dire à propos de ce que change le recours à la Toile dans la création, la réception et la

diffusion des littératures africaines, mais aussi dans les méthodologies de documentation, et surtout de recherche à leur propos. En somme, il faudra continuer à analyser « les enjeux de la défense et de la promotion des nouvelles technologies face à nos identités culturelles » (p. 6 ; nous soulignons) : qu'il y ait là un face-à-face, une hostilité peut-être, ne va pas de soi, ou en tout cas ne résume pas toute la problématique. Mais on aura noté que cette invitation ne porte pas sur les enjeux de la défense et de la promotion de nos identités culturelles face aux nouvelles technologies qui les aggravaient.

■ Pierre HALEN

FRENCH STUDIES IN SOUTHERN AFRICA / ÉTUDES FRANÇAISES EN AFRIQUE AUSTRALE, n°47, 2017, 241 P. – ISSN 0259-0247.

Cette livraison annuelle des *FSSA* propose une dizaine d'études de littérature, de riches comptes rendus et, dans une nouvelle rubrique intitulée « Reprises », basée sur la collaboration avec l'association cousine des études françaises au Japon, un essai d'Emmanuel Antier qu'on recommandera particulièrement parce qu'il remet en cause, de manière argumentée, un élément de la doxa interculturelle « correcte » : les bienfaits qui viendraient nécessairement d'une éducation plurilingue. À discuter, mais cette pensée « dissidente » fait déjà du bien en tant que telle.

Parmi les variés, une autre intéressante discussion, menée par Rada Tirvassen, concerne les parlers régionaux et leur représentation comparée dans les deux espaces francophones et anglophones (où l'on voit que la théorie linguistique est aussi politique). Les autres articles, en dehors d'une réflexion à caractère pédagogique concernant les « clubs français » dans l'apprentissage de la langue à un niveau avancé au Lesotho, ont tous des objets littéraires, y compris la suite de l'analyse menée par Jaco Alant à propos des mémoires de Louis Althusser (cf. *ELA*, n°43). Il y est question de littérature française, et en particulier de l'intrigue dans le théâtre de Jean Anouilh (Yan Zhang), et de littérature comparée, avec une belle approche du naufrage en littérature, « de Bernardin de Saint-Pierre à J.M.G. Le Clézio », par Mireille Naturel. Les autres œuvres évoquées sont davantage labellissables comme « francophones », soit « africaines » (un livre de Gaston-Paul Effa, une préface de Tchicaya), soit « caribéennes » (le roman *Les Possédés de la pleine lune* de l'Haïtien Jean-Claude Figiolé). À noter : l'effort de